L'Inc. Et d'une noble race. Trouve-moi leurs pareils en Barbarie ou en Arabie!

Arn. Les nuages de vapeur qui s'échappent de leurs fiers naseaux embrasent l'air, et des étincelles de flammes, pareilles à des moucherons phosphoriques, tourbillonnent autour de leur crinière, comme ces vulgaires insectes qui volligent vers le soir autour des vulgaires coursiers.

L'Inc. Montez, Monseigneur; eux et moi, nous sommes vos serviteurs.

Arn. Et ces pages aux yeux noirs, comment les nommez-vous?

L'Inc. C'est toi qui les baptiseras.

Arn. Quoi! avec de l'eau bénite?

L'Inc. Pourquoi pas? les plus grands pécheurs font les meilleurs saints.

Arn. Ces pages sont vraiment beaux, et ne sauraient être des démons.

L'Inc. C'est vrai; le diable est toujours laid, et ce qui est beau n'est jamais diable.

Arn. Celui qui porte le cor doré, et qui a le visage si vermeil, je l'appelle *Huon*; car il ressemble à l'aimable enfant de ce nom, perdu dans la forêt, et qu'on n'a plus retrouvé; quant à l'autre, dont l'air est plus sombre et plus pensif, qui ne sourit pas, mais qui est sérieux et calme comme la nuit, je l'appellerai Memnon, d'après ce roi d'Éthiopie dont la statue fait de la musique une fois par jour. Et toi?

L'Inc. J'ai dix mille noms et deux fois autant d'attributs; mais comme je porte une figure humaine, je prendrai un nom humain.

Arn. Plus humain que ta forme, quoiqu'elle ait été la mienne.

L'Inc. Appelle-moi donc César.

Arn. Mais c'est un nom impérial, qui a été porté par les maîtres du monde.

L'Inc. C'est pour cela qu'il convient au diable déguisé, — puisque tu me prends pour le diable, à moins que tu ne veuilles me croire pape.

Arn. Eh bien, soit! va pour César! Pour moi, je continuerai à m'appeler tout simplement Arnold.

Cés. Nous y ajouterons un titre: « comte Arnold; » c'est un nom qui sonne bien et fera beaucoup d'effet sur un billet doux.

Arn. Ou dans un ordre du jour, la veille d'une bataille.

Cés. (*chante*). A cheval! à cheval! Mon coursier noir frappe du pied la terre, et aspire l'air dans ses naseaux! Il n'est pas de coursier arabe qui connaisse mieux son cavalier; il gravira la colline sans se fatiguer; plus elle sera haute, plus il ira vite. Dans les marais il ne ralentira point le pas; dans la plaine on ne pourra pas l'atteindre; dans les ondes il n'enfoncera pas; sur les bords des ruisseaux il ne s'arrêtera pas pour boire; on ne le verra point haletant dans la course, ni affaibli au combat; sur les cailloux il ne bronchera point; le temps ni la fatigue ne pourront l'abattre; il ne deviendra pas poussif dans l'étable; mais, sans autres ailes que ses pieds, il volera comme le griffon. Ne sera-ce pas un voyage délicieux? Vive la joie! jamais nos coursiers noirs ne feront de faux pas! des Alpes au Caucase courons, ou plutôt volons! Ces montagnes disparaîtront derrière nous en un clin d'œil. (*Ils montent à cheval et disparaissent.*)

SCÈNE II.

Un camp sous les murs de Rome.

ARNOLD et CÉSAR.

Cés. Tu es arrivé à bon port.

Arn. Oui, en passant sur des cadavres; mes yeux sont pleins de sang.

Cés. Essuie-les, et vois-y clair. Diantre! sais-tu que tu es un conquérant? Te voilà le chevalier favori et le frère d'armes du brave Bourbon, ci-devant connétable de France, à la veille de devenir le maître de Rome qui fut le maître de la terre sous ses empereurs, et qui, empire hermaphrodite, changeant de sexe sans changer de sceptre, est aujourd'hui la maîtresse de l'ancien monde.

Arn. Comment, l'*ancien* monde? y en a-t-il un nouveau?

Cés. Pour vous autres hommes. Vous connaîtrez bientôt

son existence par ses riches productions, des maladies nouvelles et son or; une moitié de l'univers le nommera le nouveau monde, parce que vous ne connaissez rien que sur le douteux témoignage de vos oreilles et de vos yeux.

ARN. Ce sont eux que je veux croire.

CÉS. Croyez-les! Ils vous tromperont agréablement, et cela vaut mieux que l'amère vérité.

ARN. Chien!

CÉS. Homme!

ARN. Démon!

CÉS. Votre très obéissant et très humble serviteur.

ARN. Dis plutôt mon maître. Tu m'as entraîné jusqu'ici à travers des scènes de carnage et de débauche.

CÉS. Et où voudrais-tu être?

ARN. Oh! en paix! en paix!

CÉS. Et qui est en paix dans l'univers? Depuis l'étoile jusqu'au vermisseau rampant, tout ce qui a vie est en mouvement, et dans la vie la commotion est le dernier degré de la vie. La planète tourne jusqu'à ce qu'elle devienne comète, et, détruisant les étoiles sur son passage, elle disparaît. Le ver chétif rampe sur la terre, vivant de la mort d'autres êtres, et cependant il faut qu'il vive et meure, soumis à ce je ne sais quoi qui le fait vivre et mourir. Tu es tenu d'obéir à ce qui commande l'obéissance de tous, à la loi immuable de la Nécessité. La révolte contre ses décrets ne réussit pas.

ARN. Et quand elle réussit?

CÉS. Ce n'est plus la révolte.

ARN. Réussira-t-elle maintenant?

CÉS. Bourbon a ordonné de livrer l'assaut, et à la pointe du jour il y aura de l'ouvrage.

ARN. Hélas! faut-il que Rome succombe! Je vois d'ici le temple gigantesque du vrai Dieu et de son saint fidèle, l'apôtre Pierre. Il élève son dôme et son divin symbole vers ce même ciel où le Christ monta par le chemin de la croix, rendu par son sang un gage de bonheur et de gloire, comme autrefois de tortures pour lui, fils de Dieu et Dieu lui-même, seul et dernier refuge de l'homme.

CÉS. On y voit, et on y verra encore...

ARN. Quoi?

CÉS. Le crucifix là-haut, et plus d'un autel là-bas, comme aussi des couleuvrines sur les remparts, et des arquebuses, et je ne sais quoi encore, sans compter les hommes qui doivent y mettre le feu pour tuer d'autres hommes.

ARN. Et ces arceaux superposés, ces constructions éternelles, qu'on a peine à croire l'ouvrage de l'homme; ce théâtre où les empereurs et leurs sujets (ces sujets étaient des *Romains*) contemplaient le combat des monarques du désert et des forêts, le lion et l'éléphant, ces enfants de la solitude, jusque-là indomptés, qu'on faisait lutter dans l'arène; — il ne leur restait plus de peuples à conquérir, et il fallait que la forêt payât son tribut de vie à leur amphithéâtre, il fallait que les guerriers de la Dacie s'égorgeassent entre eux pour amuser un moment le peuple romain; et puis l'on passait à un nouveau gladiateur; — faut-il aussi que cela soit détruit?

CÉS. La ville, ou l'amphithéâtre? l'église de Saint-Pierre, ou toutes les autres églises? car tu confonds ces choses et moi avec elles.

ARN. Demain le signal de l'assaut sera donné au premier chant du coq.

CÉS. S'il se termine le soir avec le premier chant du rossignol, ce sera une nouveauté dans l'histoire des grands siéges; car après de longues fatigues, il faut bien que les hommes aient leur proie.

ARN. Le soleil se couche aussi calme, et peut-être plus beau que le jour où Rémus franchit le premier fossé de Rome.

CÉS. Je l'ai vu.

ARN. Toi?

CÉS. Oui, mon cher; tu oublies que je suis, ou du moins que j'étais un esprit, jusqu'au moment où j'ai pris ta défroque, et un nom pire encore. Maintenant, je suis César et bossu. Eh bien! le premier des Césars était chauve, et, si l'on en croit l'histoire, il faisait plus de cas de ses lauriers comme perruque que comme gloire[11]. Ainsi va le monde, mais cela ne doit pas nous empêcher d'être gais Tout bon

homme que je suis, j'ai vu ton Romulus tuer son frère, ce jumeau sorti du même flanc que lui, parce qu'il avait sauté un fossé. Rome n'avait pas de murs alors; le premier ciment de la ville éternelle fut le sang d'un frère, et si demain le sang de ses habitants coule à grands flots jusqu'à ce que le Tibre déborde et que ses eaux deviennent aussi rouges qu'elles sont jaunes, cela ne sera rien auprès du carnage dont ce peuple de brigands, cette postérité du fratricide, a rougi la terre et l'Océan, qui furent pendant tant de siècles le théâtre de ses exploits destructeurs.

ARN. Mais qu'a fait leur postérité éloignée, cette population actuelle, qui a vécu dans la paix du ciel, et s'est réchauffée au soleil de la piété?

CÉS. Et qu'avaient fait ceux que les anciens Romains ont écrasés? — Écoute!

ARN. Ce sont des soldats qui chantent dans leur insouciance frivole, à la veille de tant de trépas et peut-être du leur.

CÉS. Et pourquoi ne feraient-ils pas entendre le chant du cygne? Il est vrai que ce sont des cygnes noirs.

ARN. Je vois que tu es savant.

CÉS. Dans la grammaire, assurément. J'ai de tout temps été élevé pour la profession de moine; j'étais autrefois très versé dans la connaissance des lettres étrusques, et si je voulais, je rendrais leurs hiéroglyphes aussi intelligibles que votre alphabet.

ARN. Et pourquoi ne le fais-tu pas?

CÉS. J'aime mieux transformer l'alphabet en hiéroglyphes; il en est de même de vos hommes d'État, de vos prophètes, pontifes, docteurs, alchimistes, philosophes, et je ne sais quoi encore; ces gens-là ont construit plus de tours de Babel sans dispersion nouvelle que la gent bégayante sortie de la vase du déluge, ces hommes primitifs qui échouèrent et se séparèrent, pourquoi? Parbleu, parce que nul ne pouvait comprendre son voisin. Les hommes sont mieux avisés maintenant; le non-sens et l'absurdité ne sont plus une raison déterminante de séparation. Tout au contraire, c'est là ce qui constitue la base fondamentale de leur société; c'est

leur Shibboleth, leur Koran, leur Thalmud, leur cabale, la pierre angulaire sur laquelle ils bâtissent.

ARN. Éternel goguenard, tais-toi! Comme le chant grossier de ces soldats s'adoucit dans le lointain et acquiert la cadence d'un hymne harmonieux! Écoutons.

CÉS. Oui, j'ai entendu chanter les anges.

ARN. Et hurler les démons.

CÉS. Et les hommes aussi. Écoutons : j'aime la musique.

(On entend dans le lointain la voix des soldats qui chantent ce qui suit:)

« Les bandes noires ont franchi les Alpes et leurs neiges;
« avec Bourbon [12] le proscrit elles ont traversé le large
« Éridan; nous avons battu tous nos ennemis; nous avons
« fait prisonnier un roi; nul ne nous vit jamais tourner le
« dos. Ainsi chantons! Vive à jamais Bourbon! Quoique nous
« soyons tous sans sou ni maille, nous allons donner un
« nouvel assaut à ces vieilles murailles; avec Bourbon à
« notre tête, à la pointe du jour, nous nous réunirons devant
« les portes, et tous ensemble nous forcerons les murs ou
« nous les franchirons. Quand chacun de nous posera sur
« l'échelle un pied courageux, nous pousserons des cris de
« joie, et il n'y aura de muet que la Mort. Avec Bourbon,
« nous escaladerons les remparts de la vieille Rome, et
« alors qui comptera les dépouilles de tous ces édifices?
« Vivent, vivent les lis! à bas les clefs de saint Pierre! Dans
« la vieille Rome aux sept collines, nous prendrons à l'aise
« nos ébats. Le sang coulera dans ses rues; son Tibre en
« sera rougi, et ses temples antiques résonneront du bruit
« de nos pas. Vive Bourbon! vive Bourbon! vive Bourbon!
« c'est le refrain de notre chanson! En avant, en avant!
« avec l'Espagne pour avant-garde, notre armée cosmopolite
« s'avance; après l'Espagnol viennent les tambours de
« l'Allemagne, et les lances des Italiens sont brandies contre
« leur mère; mais nous avons pour chef un enfant de la
« France, en guerre avec son frère! Vive Bourbon! vive
« Bourbon! sans foyer, sans patrie, nous suivrons Bourbon
« au pillage de la vieille Rome. »

CÉS. Voilà une chanson qui, ce me semble, ne doit guère être du goût des assiégés.

ARN. Oui, s'ils sont fidèles à leur refrain; mais voici le général avec ses officiers et les hommes qui ont sa confiance; un rebelle de bonne mine, ma foi!

(Arrive le connétable de BOURBON avec PHILIBERT, sa suite, etc.)

PHIL. Qu'avez-vous, noble prince? vous ne paraissez pas gai?

BOURB. Pourquoi le serais-je?

PHIL. La plupart le seraient à la veille d'une conquête comme celle qui nous attend.

BOURB. Si j'en étais sûr!

PHIL. Ne doutez pas de nos soldats. Quand les murs seraient de diamant, ils les briseraient. C'est une redoutable artillerie que la faim.

BOURB. Ils ne broncheront pas; c'est la moindre de mes inquiétudes. Comment échoueraient-ils, ayant Bourbon à leur tête et stimulés par la faim? — Quand ces vieux remparts seraient des montagnes, et ceux qui les défendent pareils aux dieux de la fable, je compterais sur mes Titans; — mais maintenant.. .

PHIL. Ce n'est, après tout, qu'à des hommes que nous avons affaire.

BOURB. C'est vrai; mais ces murs ont vu des siècles de gloire, et il en sortit d'héroïques génies. Le passé de Rome triomphante, et son ombre actuelle, sont peuplés de ces guerriers. Il me semble les voir errer comme des ombres sur les remparts de la ville éternelle, étendre vers moi leurs mains glorieuses et sanglantes, et me faire signe de m'éloigner.

PHIL Laissez-les faire! La menace de ces ombres vous fera-t-elle reculer?

BOURB. Elles ne me menacent point. J'aurais bravé, je crois, les menaces d'un Sylla; mais elles joignent et lèvent vers le ciel leurs mains livides et suppliantes; leurs visages maigres et leurs regards fixes fascinent le mien. Regarde!

PHIL. Je ne vois que de hauts créneaux, et...

BOURB. Et de ce côté?

PHIL. Pas même une sentinelle: elles se tiennent prudemment derrière le parapet, pour éviter quelques balles égarées de nos lansquenets à qui il pourrait prendre envie de s'exercer à la fraîcheur du crépuscule.

BOURB. Tu es aveugle.

PHIL. Si c'est l'être que de ne voir que ce qui est.

BOURB. Dix siècles ont rassemblé leurs héros sur ces murs. Le dernier Caton est là qui déchire encore ses entrailles plutôt que de survivre à la liberté de cette Rome que je veux rendre esclave; et le premier César, entouré du cortége de ses victoires, marche de créneaux en créneaux.

PHIL. Rangez donc sous vos lois la ville pour laquelle il a vaincu, et soyez plus grand que lui.

BOURB. Oui, il le faut, ou je périrai.

PHIL. Cela n'est pas possible. Mourir dans une telle entreprise, ce n'est pas mourir, c'est voir se lever l'aurore d'un jour éternel. (*Le comte Arnold et César s'avancent.*)

CÉS. Et ceux qui sont tout uniment des hommes — sont-ils aussi condamnés à suer sous les rayons brûlants de cette dévorante gloire?

BOURB. Ah! salut au caustique bossu, ainsi qu'à son maître, le plus beau de notre armée, aussi brave que beau, aussi généreux qu'aimable! Nous vous trouverons à tous deux de l'occupation avant l'aube.

CÉS. N'en déplaise à votre altesse, elle trouvera elle-même suffisamment de quoi s'occuper.

BOURB. Le cas échéant, il n'y aura pas de travailleur plus zélé que moi, bossu.

CÉS. Vous pouvez me donner ce nom, car vous m'avez vu par derrière, en votre qualité de général, placé à l'arrière-garde au moment de l'action; — mais vos ennemis n'en pourraient dire autant.

BOURB. La réplique est bonne, car je l'ai provoquée; — mais la poitrine de Bourbon s'est toujours présentée et se présentera toujours au danger, aussi promptement que la vôtre, fussiez-vous le diable.

CÉS. Si je l'étais, j'aurais pu m'épargner la peine de venir ici.

PHIL. Pourquoi cela ?

CÉS. La moitié de vos bandes courageuses ira bientôt à lui de son propre mouvement, et vous y enverrez l'autre plus promptement encore et non moins sûrement.

BOURB. Arnold, votre ami le bossu n'est pas moins serpent dans ses discours que dans ses actes.

CÉS. Votre altesse se méprend beaucoup : le premier serpent était un flatteur, — je n'en suis pas un ; et, quant à mes actes, je ne pique que lorsque je suis piqué.

BOURB. Vous êtes brave, et cela me suffit ; vous êtes aussi prompt à la repartie qu'à l'action, — et cela vaut mieux encore. Je ne suis pas seulement un soldat, mais le camarade des soldats.

CÉS. C'est une fort mauvaise compagnie, altesse, et pire encore pour leurs amis que pour leurs ennemis, en ce sens qu'avec les premiers la connaissance est de plus longue durée.

PHIL. Allons! drôle, tu portes l'insolence au delà des priviléges d'un bouffon.

CÉS. Vous entendez par là que je dis la vérité ; je mentirai si vous voulez, rien n'est plus facile ; alors vous me louerez de vous avoir appelé un héros.

BOURB. Philibert, laisse-le ; il est brave, et avec sa figure basanée et son dos protubérant, on l'a toujours vu le premier au combat ou à l'assaut, et le plus patient à supporter les privations ; quant à sa langue, dans un camp on peut prendre quelques licences, et les vives reparties d'un gai vaurien sont de beaucoup préférables, selon moi, aux jugements grossiers et stupides d'un esclave grondeur, triste et affamé, à qui il faut, pour le contenter, un bon repas, du vin, du sommeil, et quelques maravédis, avec lesquels il se croit riche.

CÉS. Il serait heureux que les princes de la terre n'en demandassent pas davantage.

BOURB. Tais-toi.

CÉS. Oui ; mais je ne resterai pas inactif. Ne soyez pas chiche de paroles, vous n'en avez pas pour longtemps.

PHIL. Que prétend cet audacieux bavard?

CÉS. Bavarder comme d'autres prophètes.

BOURB. Philibert, pourquoi le contrarier? N'avons-nous pas assez à penser? Arnold, demain je commanderai l'assaut.

ARN. C'est ce que j'ai appris, seigneur.

BOURB. Et vous me suivrez?

ARN. Puisqu'il ne me sera pas permis de marcher le premier.

BOURB. Pour stimuler notre armée en proie aux plus dures privations, il faut que son chef soit le premier à mettre le pied sur le premier échelon de l'échelle la plus avancée.

CÉS. Sur le plus haut échelon, j'espère : c'est ainsi qu'il prendra le rang qui lui est dû.

BOURB. Peut-être que demain la grande capitale du monde sera en notre pouvoir. A travers tous les changements successifs, la ville aux sept collines a conservé sa domination sur les peuples ; les Césars ont fait place aux Alarics, les Alarics aux pontifes ; Romains, Goths ou prêtres, sont restés les maîtres du monde. Siége de la civilisation, de la barbarie ou de la religion, les murs de Romulus sont demeurés le cirque d'un empire. Eh bien! ils ont eu leur tour, — nous aurons le nôtre ; espérons que nous combattrons aussi bien, et que nous gouvernerons mieux.

CÉS. Sans doute, les camps sont l'école des droits civiques. Que ferez-vous de Rome?

BOURB. Nous la rendrons ce qu'elle était.

CÉS. Au temps d'Alaric?

BOURB. Non, eslave! au temps du premier César, dont tu portes le nom, comme plus d'un chien...

CÉS. Et plus d'un roi! C'est un grand nom pour des chiens de combat.

BOURB. Il y a un démon dans cette langue de serpent sonnettes. Ne parleras-tu jamais sérieusement?

CÉS. Jamais à la veille d'une bataille : — cela ne serait pas d'un soldat. C'est au général à réfléchir ; nous autres aventuriers, nous pouvons rire. De quoi nous inquiéterions-nous? notre chef est une divinité tutélaire qui prend soin de

est aussi terrible que celui où ton frère commit son crime! Des chrétiens sont armés contre l'autel du Christ; — son destin doit-il ressembler au tien?

4

A mesure qu'ils s'approchent, la terre tremble sous leurs pas; un bruit sourd accompagne d'abord leur marche, comme celui de l'Océan à demi réveillé, jusqu'au moment où, devenu plus fort et plus bruyant, son choc réduit les rochers en poussière; — ainsi s'avancent les flots de cette armée! Héros dont le nom est immortel! guerriers puissants! ombres éternelles! premières fleurs des sanglantes prairies dont Rome est environnée, Rome, cette mère d'un peuple qui n'eut point de frère! dormirez-vous pendant que les querelles des nations déracinent vos lauriers? Vous qui pleurâtes sur Carthage en cendres, ne pleurez pas; — *frappez!* car Rome est dans le deuil[13]!

5

Les guerriers de vingt nations diverses s'avancent! Depuis longtemps la Famine leur a distribué leurs rations. Aussi nombreux, mais plus redoutables que des troupeaux de loups, la haine et la faim les poussent vers les remparts. O cité glorieuse! faut-il que tu deviennes un objet de pitié! Romains, combattez tous comme vos pères! Alaric était un ennemi clément, comparé aux farouches bandits de Bourbon! Lève-toi, cité éternelle; lève-toi! Mets plutôt le feu de tes propres mains à tes portiques, que de voir de tels hôtes souiller de leur présence le moindre de tes foyers.

6

Vois ce spectre sanglant! Les enfants d'Ilion ne trouvent pas d'Hector; les fils de Priam aimaient leurs frères; le fondateur de Rome oublia sa mère quand il tua son vaillant frère jumeau, et se souilla d'un crime inexpiable. Vois-tu l'ombre gigantesque planer de toute sa hauteur sur les remparts? Le jour où il franchit ta première enceinte, ta fondation fut attristée du présage de ta chute. Maintenant, bien que tu sois aussi haute qu'une nouvelle tour de Babel, qui

peut arrêter ses pas? Enjambant tes édifices les plus élevés, Rémus réclame sa vengeance, ô Rome!

7

Leur fureur t'atteint maintenant: la flamme, la fumée et des bruits infernaux t'environnent, ô merveille du monde! Dans tes murs, sous tes murs, est la mort! L'acier résonne sur l'acier; l'échelle craque et se brise sous son fardeau d'airain, qu'on voit au loin reluire, et à ses pieds les blasphèmes retentissent! De nouveaux assaillants paraissent! Chaque guerrier qui succombe est remplacé par un autre qui gravit à son tour le rempart. La mêlée devient plus sanglante: le sang de l'Europe inonde tes fossés. Rome, tes murs peuvent tomber; mais cet engrais fertilisera tes champs, et les couvrira d'une moisson vivante; mais, ô Rome! malheur à tes foyers! — Cependant, sois Rome encore; au milieu de tes douleurs, combats comme aux jours de tes triomphes!

8

O dieux Pénates! ne souffrez pas que vos foyers soient livrés de nouveau à l'inflexible Até! Ombres des héros, ne vous soumettez pas à ces Nérons étrangers! Si le fils meurtrier de sa mère répandit le sang de Rome, il était votre frère: c'était un Romain qui opprimait les Romains; — l'étranger Brennus fut repoussé. Saints et martyrs, levez-vous! vos titres sont plus sacrés encore! Divinités puissantes des temples qui s'écroulent, vous dont la ruine est encore imposante! et vous, fondateurs plus puissants de la vraie foi et des autels chrétiens, — accourez tous frapper les assaillants! Tibre! Tibre! que tes flots témoignent du courroux de la nature. Que tout cœur vivant se soulève d'indignation, comme le lion qui se retourne contre le chasseur! Quand tu devrais être brisée, et n'être qu'un vaste tombeau, ô Rome! sois toujours la Rome des Romains!

(Bourbon, Arnold, César et autres arrivent au pied du rempart. Arnold se dispose à y appuyer son échelle, lorsqu'il en est empêché par Bourbon.)

BOURB. Arrêtez, Arnold! je suis le premier.

ARN. Il n'en sera rien, seigneur.

BOURB. Arrêtez, vous dis-je! Suivez-moi! je suis fier d'être suivi par un tel homme; mais je ne souffrirai pas qu'on me précède. (*Bourbon appuie son échelle et commence à monter.*) Maintenant, enfants! en avant! en avant! (*Un coup de feu l'atteint et il tombe*).

CÉS. Et le voilà par terre.

ARN. Puissances éternelles! Le découragement va s'emparer de l'armée; mais vengeance! vengeance!

BOURB. Ce n'est rien. Donnez-moi votre main.

(Bourbon prend la main d'Arnold et se lève; mais au moment où il met le pied sur l'échelle, il retombe.)

Arnold! c'est fait de moi. Cachez ma mort, et tout ira bien; — cachez ma mort, vous dis-je. Jetez mon manteau sur ce qui ne sera bientôt plus que poussière; que les soldats ne le voient pas.

ARN. Il faut vous transporter hors d'ici; le secours de...

BOURB. Non, mon brave; ma mort est venue. Mais qu'est-ce qu'une vie de plus ou de moins? L'âme de Bourbon plane encore sur l'armée. Qu'ils n'apprennent qu'après la victoire que je ne suis plus qu'une argile insensible. — Faites alors ce qu'il vous plaira.

CÉS. Votre altesse voudrait-elle baiser la croix? — Nous n'avons pas de prêtre ici; mais la garde d'une épée pourra vous servir; — c'est ainsi que fit Bayard [14].

BOURB. Esclave railleur! me faire entendre ce nom-là en un pareil moment! Mais je l'ai mérité.

ARN. (*à César*). Coquin, tais-toi.

CÉS. Quoi! lorsqu'un chrétien meurt, ne puis-je lui offrir, en bon chrétien, un *vade in pace?*

ARN. Silence! — Oh! comme ils sont ternes ces yeux qui regardaient le monde avec dédain, les yeux de celui qui ne voyait point d'égal!

BOURB. Arnold, si jamais vous voyez la France... — mais écoutez! écoutez! l'assaut redouble d'acharnement. — Oh! une heure, une minute de vie pour mourir dans ces rem-

parts! Hâtez-vous, Arnold! hâtez-vous! ne perdez pas de temps; — ils prendront Rome sans vous [15].

ARN. Et sans *vous!*

BOURB. Non, non; mon âme les guidera encore. Couvrez mon cadavre, et ne dites pas que j'ai cessé de vivre. Partez, et soyez vainqueur!

ARN. Mais je ne dois pas vous quitter ainsi.

BOURB. Il le faut, — adieu. — En avant! la victoire est à nous! (*Bourbon meurt.*)

CÉS. (*à Arnold*). Venez, comte; à l'ouvrage!

ARN. Tu as raison; je pleurerai après.

(Arnold couvre d'un manteau le corps de Bourbon, et monte à l'échelle en s'écriant:)

Bourbon! Bourbon! En avant, mes enfants! Rome est à nous.

CÉS. Bonne nuit, seigneur connétable; tu étais un homme, toi. (*César suit Arnold; ils atteignent le créneau; ils sont renversés.*) Une jolie culbute! votre seigneurie est-elle meurtrie?

ARN. Non. (*Il remonte à l'échelle.*)

CÉS. Il est franc du collier quand il est une fois échauffé; et, par ma foi, ce n'est pas un jeu d'enfant. Comme il frappe! Il pose sa main sur le créneau. — Il le saisit comme on embrasserait un autel; voilà qu'il y pose le pied... Hé! qu'est-ce qui arrive ici? — Un Romain? (*Un homme tombe.*) Le premier oiseau de la couvée! Il est tombé en dehors du nid. — Eh bien! camarade?

LE BLESSÉ. Une goutte d'eau?

CÉS. D'ici au Tibre, il n'y a d'autre liquide que du sang.

LE BLESSÉ. Je meurs pour Rome! (*Il meurt.*)

CÉS. Bourbon aussi, dans un autre sens. Oh! tous ces hommes immortels! avec leur généreux mobile! Mais il faut que j'aille rejoindre mon jeune maître; il doit être maintenant au Forum. En avant! en avant! (*César monte à l'échelle. — La scène finit.*)